

Le Christ comme horizon

Marc 16 : 1-8

Lorsque le sabbat fut passé, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des aromates, pour venir l'embaumer. Le premier jour de la semaine, elles viennent au tombeau de bon matin, au lever du soleil. Elles disaient entre elles : Qui roulera pour nous la pierre de l'entrée du tombeau ? Levant les yeux, elles voient que la pierre, qui était très grande, a été roulée. En entrant dans le tombeau, elles virent un jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche ; elles furent effrayées. Il leur dit : Ne vous effrayez pas ; vous cherchez Jésus le Nazaréen, le crucifié ; il s'est réveillé, il n'est pas ici ; voici le lieu où on l'avait mis. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée : c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. Elles sortirent du tombeau et s'enfuirent tremblantes et stupéfaites. Et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur.

Tout finit par un grand silence.

Le silence de la peur. La peur des femmes qui ont trouvé la pierre du tombeau roulée, le tombeau vide et dans le tombeau, un jeune homme vêtu de blanc qui parle et oriente la recherche vers la Galilée, comme si de rien était. De quoi donc ont-elles peur, ces femmes dont la légende dorée a voulu recréer l'identité de saintes femmes ? Peut-être qu'on ne les croira pas, tout simplement. Il faut dire qu'elles ne sont pas vraiment conformes à des témoins légitimes.

La Magdeleine, dont on situe l'origine à Magdala mais dont le surnom porte en lui une histoire de démons au nombre de sept qui l'auraient, par le passé, assaillie, et que Jésus le Nazaréen aurait chassés. Magdala surnom qui signifie : « la tour ». C'est-à-dire le lieu où il y a une tour ou, peut-être, celle qui est enfermée dans une tour. Un témoin peu fiable, si l'on se souvient des sept démons, autrefois chassés par Jésus. Et s'ils étaient revenus après le choc de la mort de son sauveur ? Et si la libération était anéantie par la mort de Jésus ?

Puis il y a Marie, mère de Jacques le Mineur, qui dans la tradition serait aussi la mère de Jean l'Évangéliste. Mais comme il y a autant de Jean que de Marie parmi tous les témoins, rien n'est moins sûr. Et puis, il y a Salomé, qu'on n'appelle pas Marie Salomé dans l'Évangile de Marc, mais seulement Salomé. Comme si on avait voulu, à demi-mot, évoquer la jeune fille qui avait dansé devant Hérode pour obtenir la tête de Jean le Baptiste. Se serait-elle convertie ? Serait-elle devenue un témoin acceptable ? En tout cas, toutes sont des femmes, celles que la tradition a voulu appeler les « saintes femmes », comme si Jésus n'avait pu être vénéré que par des saintes, celles qu'on a appelé aussi les « femmes Myrophores », parce que, en ce matin du premier jour, elles portent les aromates pour enduire le corps de Jésus dans son tombeau. Si elles sont saintes, ce n'est donc pas par leurs qualités intrinsèques. Si elles sont saintes, c'est au sens où le sont les saints de Dieu, c'est-à-dire celles et ceux qui placent leur foi en lui. Aucune obligation d'avoir une vie moralement irréprochable, donc, pour devenir témoin de la résurrection. Pourtant, elles attendent ce matin où elles ne risquent plus de croiser personne aux abords du tombeau. Elles reviennent comme en

cachette pour achever une histoire et pleurer sur leur deuil, comme si tout était fini. Elles pensent, mais un peu tard, que la pierre du tombeau pourrait encore être roulée devant l'entrée. Si tel était le cas, pourquoi venir jusqu'au tombeau ? N'aurait-il pas mieux valu régler ce point avant d'entreprendre les démarches pour honorer leur mort ? Et puis, Joseph d'Arimatee, membre honoré du Conseil, n'a-t-il pas déjà placé dans le drap qu'il a mis autour du cadavre, tous les aromates prescrits par la coutume ? Dans cette aube du premier matin de l'Évangile, elles avancent vers l'improbable comme si elles le pressentaient.

À n'en pas douter, l'Évangile ne cherche pas à nous raconter les faits réels concernant la résurrection de Jésus, mais une expérience de trois femmes aux parcours différents et dont le chemin se rejoint ici, devant un tombeau laissé fermé l'avant-veille et qui sera ouvert contre toute espérance. Cette ouverture improbable est une expérience qui ne se décrit pas aisément et qui requiert autre chose que la langue historique pour dire la profondeur du bouleversement qui a lieu alors à l'intérieur d'elles. Alors, quand les « femmes Myrophores » découvrent la pierre roulée et l'absence de Jésus au tombeau, elle se taisent et nous laissent la parole, à nous lecteurs et lectrices de l'Évangile. Elles ne disent rien à personne parce que nous sommes invités à partager cette découverte et à en faire quelque chose dans nos vies. À nous d'en faire un Évangile, *Eu-Angelios*, une Bonne Nouvelle. À nous d'imaginer que dire, à nous de surmonter nos craintes à l'aide de cette découverte. Crainte de la mort, crainte de la perte, crainte du vide et de l'abandon ? Nous sommes avec elles devant cette béance.

Un personnage énigmatique, présent seulement dans l'Évangile de Marc nous y aide d'ailleurs. C'est le jeune homme assis à droite.

À droite en entrant ? À droite de qui ? À la droite de cette révélation qui se déroule dans cette absence de cadavre ? À la droite d'un Dieu qui s'est fait parole ?

Ce jeune homme, on le retrouve ailleurs dans l'Évangile de Marc : dans le chapitre 14, c'est peut-être lui qui s'enfuit nu quand Jésus est arrêté. Il est écrit : « alors, tous l'abandonnèrent et prirent la fuite. Un jeune homme le suivait, vêtu seulement

d'un drap. On l'arrête, mais lui, lâchant le drap, s'enfuit, tout nu. » (Marc 14 : 51)

Incrovable scène, incongrue et unique dans les récits évangéliques. Ici encore, on ne cherche pas le réalisme.

Qui est ce jeune homme qui s'échappe et qui est le jeune homme du tombeau ?

Dans les commentaires anciens, on y a vu des figures de catéchumènes, des schèmes de relation au baptême saisis sous deux points de vue différents : un catéchumène qui, comme nous tous, peine à suivre le Christ en sa Passion et préfère s'enfuir ; un baptisé qui, affermi, devient témoin de la Résurrection. Deux options donc, devant la libération du salut.

(Cf. P. Lamarche, *Évangile de Marc : Commentaire, coll.Études bibliques : Nouvelle série 33, Paris, Gabalda, 1996, p. 395-96*).

Si l'intuition d'un destinataire du message qui se trouverait en même temps acteur du récit est très accordée à l'acte d'écriture de l'Évangile de Marc ; il semble bien que le jeune homme ne soit pas deux figures différentes du croyant, mais plutôt le même Jésus croyant devenant au fil du récit le Christ.

Dans le tombeau, le jeune homme est vêtu d'une robe blanche comme une autre robe de l'Évangile de Marc, celle de la scène de la transfiguration (Marc 9) entre Moïse et Élie où Jésus porte des vêtements tellement blancs qu'aucun foulon sur la terre n'aurait pu les rendre aussi blancs. Là encore aucune vraisemblance avec le réel. Il s'agit d'autre chose qui transfigure la réalité et transcende le temps et l'espace pour mettre sur le même plan Moïse, Élie et Jésus.

Comment ne pas remonter encore jusqu'à un autre jeune homme de l'Évangile, celui qui vint au Jourdain et se fit baptiser par l'homme vêtu de poil de chameau : Jean le Baptiste ? Là encore, l'auteur nous parle d'autre chose que d'un rite d'ablution purificatrice. Il est écrit : « il vit les cieux se déchirer et l'Esprit descendre vers lui comme une colombe. Et une voix survint des cieux : « celui-ci est mon fils bien aimé, en lui j'ai mis ma joie » (Marc 1 : 11).

Du baptisé du Jourdain au jeune homme du tombeau en passant par le jeune fuyard nu, l'Évangile selon Marc nous raconte à rebours une histoire de cieux et de voile qui se déchirent, de drap d'où s'échappe un jeune homme et où l'on enveloppe un homme mort, un récit de robe blanche qui révèle la parole des prophètes comme elle habilite la parole des anges. Comme un Évangile vivant, le jeune homme au tombeau incite les femmes, et nous autres lecteurs et lectrices, à retourner en Galilée. Non pas réellement, mais vers la Galilée du récit, là où tout a commencé, pour refaire le chemin du crucifié et retrouver ses enseignements, ses guérisons, ses affrontements, et croiser en chemin celles et ceux qui l'ont suivi et ont été transformés par sa parole, par sa vie, par sa foi.

Action de grâce des témoins du Christ, la liturgie du retour vers la Galilée incite à la

reconnaissance de tout ce qui a été donné à travers le parcours d'un jeune homme qui a cru jusqu'à en mourir. Sa mort n'est pas la fin, mais un envoi en mission. Envoi des femmes qui ont vu et envoi du lecteur qui reçoit l'Évangile.

Se retourner pour rejoindre celui qui nous précède. Se retourner sur la vie du Jésus humain pour suivre le Christ toujours devant nous.

Tel est l'horizon que l'Évangile de Marc ouvre devant les témoins de la résurrection du crucifié.

Comme un ciel qui se déchire, comme un voile de sanctuaire qui se fend en deux pour laisser voir le saint des saints, le tombeau s'ouvre sur un chemin d'avenir ouvert à toutes personnes voulant suivre les pas du ressuscité.

C'est-à-dire vivre une vie éternelle dans le temps de l'histoire, une poésie divine dans la prose des hommes.

Alors de quoi ont-elles peur les femmes Myrophores ? Peut-être comme nous toutes et tous, ont-elles peur de la libération que produit cette ouverture. Peut-être sans le savoir vraiment encore, sentent-elles que la mystique de la vie qu'elles découvrent va les amener sur des chemins aussi périlleux que celui que Jésus emprunta jusqu'à la mort. Peut-être sentent-elles déjà, que cette action de grâce est comme un baptême, geste inaugural d'une nouvelle vie où Dieu n'est pas lointain et que sa loi s'accomplit dans un amour plus fort que la mort.

Peut-être sentent-elles que l'horizon qui se découvre devant elles, n'est pas la Galilée de Jésus le Nazaréen, mais celle de la venue du Messie, sauveur des hommes et médiateur tant attendu et enfin là.

Comme dans toutes les attentes si longues, de génération en génération, les femmes se retrouvent devant un accomplissement jusque là impossible à envisager. La fin de l'attente donne le vertige. C'est maintenant le règne de Dieu qui commence. Il va falloir inventer le temps d'après, le temps nouveau, celui du ressuscité.

En ce matin de Pâques, nous voici tels des Myrophores, venant honorer la mémoire d'une vie en action de grâce pour découvrir notre propre horizon, toujours ouvert devant nous. Écoutez, il nous libère, et nous dit « va, ta foi t'a sauvé », écoutez, il nous appelle et il nous dit : « va, et toi aussi fais de même », écoutez, il nous guérit et nous dit : « lève-toi et marche ! » Écoutez, il croit en nous et nous dit : « toi, suis-moi ! »

Joyeuse fête de la résurrection à toutes et à tous. Alléluia !